

Chez nous... en Algérie, la Méditerranée était au nord

Merci à Jocelyne MAS d'avoir redonné vie à des souvenirs cachés, si profondément enfouis, comme si les bonheurs qui y sont attachés apparaîtraient douloureux en pleine lumière.

Et, finalement, en parcourant attentivement votre magnifique ouvrage, c'est le contraire qui s'est produit, tout au moins pour la première partie consacrée à l'enfance heureuse en Algérie.

Car vous avez fort bien évoqué la merveilleuse jeunesse que nous avons connue là-bas. Même dans les familles les plus modestes, le bonheur, malgré les difficultés, était fait de mille petites choses directement accessibles. Nos sens, en particulier l'odorat, la vue, le goût, étaient toujours sollicités.

En ce qui me concerne, à vous lire, j'ai retrouvé le parfum des orangers de la plaine du Chélif, où ma paternelle famille normande avait « atterri » en 1848, à Pontéba, à une époque où le paysage désolé, la terre difficilement cultivable à cause des innombrables galets alluvionnaires qui avaient comblé cet ancien golfe marin, et les 52° à l'ombre, rendaient toute activité pénible...

En traversant la Mitidja, autrefois vaste plaine marécageuse et donc insalubre, ce sont surtout les géraniums, dont les essences pourvoyaient les usines de parfums, qui provoquaient mes narines. Cependant orangers et citronniers n'étaient pas en reste...

Lorsque je servais à la cathédrale de Maison-Carrée (j'y étais « enfant de chœur »), le parfum des eucalyptus qui peuplaient la montée vers le quartier Belfort, où je suis né, se faisait très présent grâce aux températures plus élevées que celles que nous connaissons sur la Côte d'Azur.

Enfin, jasmins, capucines, galants de nuit, mimosas, glycines et autres rosiers accompagnaient mes déplacements algérois, ou à Hussein-Dey, et à Fort-de-l'Eau, le sympathique village de ma famille maternelle, où s'ajoutaient le week-end les gourmandes odeurs des merguez et brochettes servies aux terrasses des cafés bordant la rue de France. Village fort bien décrit dans les pages 59 et 60.

La vue, c'était les magnifiques paysages, les villes et villages bâtis par un peuple nouveau, ou encore les témoins des civilisations hispano-mauresque (avant la naissance de l'Algérie, il n'existait pas d'art monumental berbère – mais des fabrications domestiques et utilitaires – ni d'art arabe véritable) et surtout romaine.

D'aucuns connaissent Cesarae, Tiddis, Djāmila, Timgad ou Tipasa, celle-ci d'abord punique, puis romaine, enfin byzantine. Mais les témoins de la féconde présence romaine se trouvent éparpillés dans toute notre Algérie. Ainsi, dans la plaine du Chélif, le blé produit pour l'alimentation de Rome était entreposé dans de grandes citernes protégées chacune par un fortin. Il en existe encore plusieurs exemplaires, dont un très bien conservé, chez l'un de mes cousins de Kerbah, Gérard VOISENAT.

Ainsi vivions-nous heureux et insouciants dans cette Algérie française aux mille senteurs, couleurs et paysages, entourés d'amis d'origines diverses, côtoyant les pierres de passés révolus, et les fondements d'une civilisation nouvelle porteuse d'un avenir que nous pensions sans limites.

Le 1^{er} novembre 1954 annonça la fin proche de ce monde nouveau.

Ce 1^{er} novembre 1954, j'avais alors 16 ans, je pêchais au moulinet avec mon père au Rocher Noir. La plage était déserte. J'appréciais ces moments de tête-à-tête avec mon père. Peu avant minuit, celui-ci me demanda de commencer à ranger notre matériel et les poissons qui avaient

rencontré nos hameçons. Je fis un premier voyage vers la traction noire stationnée à proximité. Sur cette voiture, mon père avait fait monter, chose pas très courante à cette époque, une radio. Je l'allumais, et j'appris la terrible nouvelle. La suite est fort bien résumée dans votre livre, chère Jocelyne MAS.

Notre arrivée en France, en 1962, mal préparée par les gouvernants de l'époque, fut une nouvelle épreuve pour le peuple pied-noir. Quant aux harkis...

Dans un pays indifférent, hostile quelquefois, ce peuple courageux se mit au travail. Il faut que chacun fasse sa place : on ne regarde pas dans le rétroviseur. Comme toujours, nous sommes portés vers l'avenir.

Ce n'est que depuis quelques années, vies familiale et professionnelle faites, que nous regardons le chemin parcouru et retraversons, par la pensée pour la plupart, la Méditerranée dans l'autre sens.

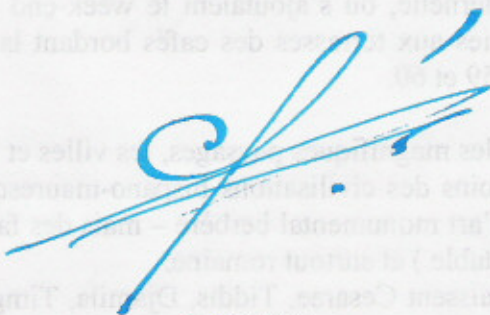
Votre livre, Jocelyne MAS, appartient à ce retour. Il fait partie des ouvrages nécessaires, indispensables témoins de ce que fut cette Algérie née après 1830, Algérie conquérante, tombée dans le chaos par le fait d'intégrismes intellectuels, politiques et religieux. Et il relate bien la saga des pieds-noirs en France.

Ici, chacun a son parcours, mais c'est la même histoire.

Encore merci d'avoir conduit ce voyage, émouvant pour chacun d'entre nous.

Maintenant, la Méditerranée est au sud.

Bien cordialement,



G. LEGER